

TUER

JORDAN DUPUIS

récit

L'OGRE

Préfaces de

Rose-Aimée Automne T. Morin
et **Gabrielle Boulianne-Tremblay**

JORDAN DUPUIS

TUER

récit

L'OGRE

Préfaces de

Rose-Aimée Automne T. Morin
et **Gabrielle Boulianne-Tremblay**

 Libre
Expression

LA PÂTE À BISCUITS

Chaque fois que ma mère revenait de faire la commande, je me garrochais à corps perdu sur les sacs d'épicerie. Comme si ma vie en dépendait. Je voulais à tout prix déballer les courses, véritable caverne d'Ali Baba, avec elle. À vrai dire, c'était surtout pour vérifier si elle avait osé acheter des cochonneries.

La définition de cochonneries chez les Dupuis pouvait aller d'un sac de chips BBQ à une boîte de roulés suisses Vachon, denrées rares dans la maison. Non pas que ma mère nous ait privés, nous ses trois fils, de ces traîtres douceurs, loin de là. Disons plutôt que toutes ces cochonneries étaient systématiquement cachées dans le tiroir de la commode en bois dans la chambre de mes parents. Et ce tiroir était l'Eldorado, le paradis sur terre. Lorsque ma mère décidait de nous faire grâce d'une petite gâterie, dont je paierais ultérieurement le prix toute ma vie, c'était évidemment le summum du plaisir. Davantage pour moi, dois-je l'avouer, ne vivant depuis ma naissance que pour la prochaine calorie.

Je me souviens comme si c'était hier de cette fameuse fois du rouleau de pâte à biscuits Pillsbury.

Je dis « cette fois », pourtant ce ne fut pas un incident isolé. Il y en a eu plusieurs. Mais je ne peux supporter qu'un seul de ces souvenirs...

J'avais onze ans. J'étais un p'tit gros. Coquets seins pointus, cheveux d'un blond chatoyant, coupe champignon impeccable – grande fierté de ma mère –, fonds de bouteille pesant lourdement sur le bout de mon nez et inoffensive gourmandise sommeillant au creux de mon ventre. Tout était parfait.

Ma mère s'affairait à vider les sacs d'épicerie et, camouflant maladroitement ma joie, je remarquai le rouleau de pâte à biscuits Pillsbury qu'elle tenait à la main. Il faut d'abord comprendre que cette pâte à biscuits était pour moi, et encore à ce jour, le Saint Graal, synonyme de jouissance suprême, alliant à la perfection le gras, le sel et le sucre, Sainte Trinité du délice. Toujours consommée crue, évidemment. Si j'avais pu m'agenouiller devant le Bonhomme Pillsbury, je l'aurais fait. C'est donc dire à quel point j'aimais la pâte à biscuits.

Le rouleau à peine déposé sur la tablette du frigo que déjà l'angoisse surgit. *Et s'il en manquait ? Et si maman faisait cuire les biscuits durant mon absence ?* Trop de questions, trop de stress. Ce feu qui brûlait dans mon estomac me commandait de procéder, et vite. J'attendis donc, comme un vautour planant au-dessus de la carcasse, que maman parte pour le travail et qu'elle me laisse le champ libre pour sauter à pieds joints dans ce carré de sable qui deviendrait peu à peu mon refuge et ma prison pour les trente prochaines années.

Avant de procéder, je me suis assuré que mes deux frères n'étaient pas à la maison. Ces frères que j'ai

trop longtemps méprisés, et qui m'ont parfois rendu la vie dure, sans même le savoir. C'est énorme de dire ça comme ça, sans préavis ni mise en garde, mais j'y reviendrai. Je leur dois au moins ça. Ce jour-là, en revanche, je ne les voulais pas dans mes pattes pendant que le Bonhomme Pillsbury et moi copulions jusqu'à l'orgasme.

Tout était beau, la voie, libre et vaste. Je pouvais me lancer. *Vas-y, mon Jord, ton âme sœur t'attend.* J'ai ouvert la porte du frigo avec toute la hâte et la détermination que je possédais. Il était là, devant moi, sublime, semblant m'attendre et me désirer passionnément. Trop beau pour être vrai, car « on n'est pas censé manger ça cru, de la pâte à biscuits de même ».

J'avais l'impression de vivre ma première date avec mon chum. Celui qui me supplierait de le croquer à pleines dents, qui me laisserait le prendre et l'aimer. Celui qui, beaucoup trop longtemps, serait mon meilleur ami et mon amant. Celui qui me permettrait de devenir une énorme épave en me faisant croire que l'amour, c'était ça, un rouleau de pâte à biscuits et des torrents de larmes.

Je sortis un couteau du tiroir et m'approchai du rouleau. Je le touchai, le serrai dans ma main droite. Pas trop fort, pour ne pas le blesser, mais assez pour lui faire comprendre qu'enfin, il n'était plus seul. *Je suis là, mon homme, ne crains rien.* Il était froid, juste assez ferme, lisse, brillant et fier. Je comprendrais beaucoup plus tard que le Bonhomme Pillsbury était en fait mon premier sexe d'homme. Contrairement aux autres, il revenait faire son tour sans que j'aie à courber l'échine.

Avec une précision chirurgicale, j'ai coupé le plastique qui le recouvrait. J'ai entaillé subtilement,

efficacement, le tour de l'anneau métallique qui maintenait l'emballage en place. Je ne voulais pas lui faire de mal, mais je devais absolument faire vite. Le temps pressait, et je ne pouvais pas me permettre d'échouer. Si je devais rebrousser chemin, si mon coït était interrompu, je ne m'en remettrais pas, j'en étais convaincu.

Je soulevai tout doucement l'anneau, sans le retirer complètement, et pressai mon homme assez fort pour que sa douce chair se libère, que la Sainte Trinité naisse enfin et que mes lèvres puissent goûter au fruit défendu.

Je l'ai savouré lentement, méthodiquement, j'ai laissé fondre sa texture riche et granuleuse sur ma langue, espérant au passage rencontrer un éclat de chocolat, la vedette dans cette triste histoire. Je ne sais pas si, à ce moment précis, mes petits seins de p'tit gros se sont raidis, mais, la romance étant ce qu'elle était, je présume que oui. J'imagine mes petits seins de p'tit gros frémir de plaisir tant c'était bon, doux et réconfortant, pur.

Pendant ce bref instant, je ne pensais plus, je vivais. Je faisais ce que j'aimais le plus au monde : manger seul, en cachette. Manger ma colère, manger ma différence, manger ma vie. Manger, toujours manger.

Mais, avec le Bonhomme Pillsbury, c'était différent. L'étreinte était toujours de courte durée, sinon ma mère se rendrait bien compte que je l'avais molesté. Et même si elle n'allait rien oser me dire, moi, je saurais qu'elle savait, et ça, c'était un châtiment silencieux que je ne pourrais supporter.

Je refermai donc méticuleusement le bout du rouleau, remis l'anneau en place et, comme l'aurait fait un embaumeur, je tentai d'insuffler un peu de vie à

ce qui n'en avait plus. J'essayai de camoufler l'atrocité, de restituer au Bonhomme Pillsbury sa fière allure d'antan. Je déposai donc mon amant sur le comptoir et le roulai de haut en bas pour lui redonner sa forme initiale, celle d'avant mon passage, et lui rendre sa dignité.

Je le replaçai au même endroit, sur la même tablette, m'assurant qu'il était beau comme un cœur, que l'incision sur son emballage était orientée vers le fond du frigo pour que mon crime reste invisible. Sûr d'avoir acheté la paix et évité le pire, je refermai la porte du frigo, puis revins à moi.

La job était faite, je pouvais remettre mon masque de petit chérubin.



LE TIROIR À COCHONNERIES

Il était tout en haut de la commode en bois rustique qui trônait dans la chambre de mes parents. Il était évidemment situé dans un endroit stratégique. Tout juste assez en retrait pour qu'on puisse parfois l'oublier, mais bien en évidence pour demeurer visible depuis l'embrasure de la porte, quand l'ogre se réveillait. Un tiroir rempli de chocolats, de bonbons, de chips, de noix sucrées, de fonds de sacs d'Halloween et d'une ribambelle de petits trésors qui, par leur aura d'interdit et de récompense, me torturaient. Tous les jours, chaque seconde de chaque minute de chaque heure.

Après tout, je suis de la génération McDo. Celle des fêtes d'enfants au parc Ronald McDonald et du « Joyeux festin ». Avec les mots « joyeux » et « festin », ça n'a d'autre choix que d'être festif, non ? Pour être festif, ça, il l'était, ce tiroir à cochonneries ! C'était d'ailleurs son vrai nom. On l'appelait ainsi. Ma mère tenait les rênes du plaisir coupable en permanence. Quand elle trichait, on pouvait, nous aussi. Je devenais alors complice, le soir, de ses propres cravings. Il va sans dire que j'en profitais allègrement, oscillant sans cesse entre le

chocolat et les chips, ce fameux sucré-salé que maman et moi aimions tant. Il ne manquait plus que Guy Jodoin et *Sucré salé* pour venir compléter le tableau. Les autres fois où la grâce du tiroir à cochonneries se présentait, c'était au mérite, à la bonne journée, au « pas de chicane entre frères », à la bonne nouvelle et aux bonnes notes. Reste que ce tiroir s'ouvrait souvent, puisqu'un enfant, jamais dupe et pleinement conscient de ses pouvoirs de manipulation, arrive toujours à ses fins.

Mais ce tiroir, je l'ouvrais aussi en cachette, seul, quand personne ne me regardait. Comme la porte du frigo et la pâte à biscuits que je grignotais dans le plus grand secret. Je sélectionnais judicieusement les cochonneries pour que leur absence demeure imperceptible et mon crime, insoupçonné. Je tergiversais de longues minutes entre le chocolat, plus risqué car plus flagrant, et le bol de jujubes mixtes du Walmart que papa adorait, beaucoup plus discret. Qu'est-ce qui paraîtrait le moins, mais qui me procurerait un frisson une fois déposé sur ma langue ? Il fallait trouver le juste équilibre entre le plus accessible et le plus interdit. J'étais dans le gros jus, comme on dit.

Je me souviens de ce sentiment d'ivresse au moment de retourner dans ma chambre avec, dissimulées sous mon t-shirt, les victuailles que je venais de subtiliser. De ce quasi-orgasme au moment de tout engouffrer, à l'abri des regards, derrière la porte fermée à double tour. Je me souviens aussi de cette honte d'avoir volé, d'avoir ingéré quelque chose de trop, de mauvais, mais de si bon. Ce quelque chose qui allait me faire engraisser et qui, par la même occasion, allait pousser ma mère, aussi

bienveillante et maladroite fût-elle, à me dire, sans mettre de gants blancs : « T'as engraisié, ça paraît. Tes Big Mac sur le côté ont grossi. »

Ces Big Mac, c'étaient mes bourrelets de hanche. Ces fameuses poignées d'amour, devenues avec le temps poignées de haine et de dégoût, ont longtemps été – et je ne sais d'ailleurs pas pourquoi cet endroit précis de mon corps – le baromètre de mon poids et de ses fluctuations. Les Big Mac, je les nourrissais chaque fois que je pigeais dans le tiroir à cochonneries.

Ce tiroir est l'emblème de mon trouble alimentaire. Il fut intrinsèquement lié à la construction de mon hyperphagie et de cette importance donnée aux aliments « défendus ». Accorder de la valeur à ce qui n'en a pas, à ce qui ne devrait pas en avoir, et tout dévorer en cachette. Ce tiroir, c'était Dieu. Il fut mon plus grand bonheur, enfant, et ma plus sombre prison une fois adulte. Je n'ai d'ailleurs aucune planque à bonbons chez moi aujourd'hui, préférant laisser ces précieux trésors à la vue de tous, accessibles et banalisés. Dur travail, car j'ai l'impression qu'ils perdent de la valeur si je ne les cache pas. Mais c'est précisément cette croyance et ce cercle vicieux qu'il a fallu briser, déprogrammer.

Si je pouvais oublier ou ignorer tout ce qu'il a créé et détruit, je retournerais dans ce tiroir à cochonneries demain matin.

LE BEURRE ET L'ARGENT DU BEURRE

Je suis en cinquième année. Je ne veux plus aller l'école. Je suis en dépression, dit ma mère. Je la crois, parce que, au début des années 1990, la santé mentale est sans nuances et l'on ignore tout de ce que l'on sait aujourd'hui. Je refuse d'aller à l'école, trop gêné par mes petits seins de p'tit gros et fatigué des moqueries qu'ils suscitent. Je suis un garçon avec des seins. Ça ne se peut pas, ça ne doit pas.

Dévastée de voir son fils si triste et complexé, ma mère demande alors conseil à notre voisin arrière, aussi notre pédiatre et ami de la famille. Sa solution : « On va envoyer Jordan à Sainte-Justine se faire faire une liposuccion des seins. » Je ne sais pas ce qu'est une liposuccion, mais, chose certaine, cette intervention va aspirer le gras de mes seins. C'est le détail auquel je m'accroche et c'est tout ce que je souhaite en ce bas monde.

Ces seins, je les ai haïs et cachés pendant toute ma jeunesse, le dos voûté et le corps recroquevillé, comme si la bosse dorsale que je me créais allait engloutir cette odieuse poitrine. Je me rappelle être allé jusqu'à

tenter de l'aplatir en enroulant une serviette autour de mon torse avec du duct tape. Ma meilleure amie : la chemise avec deux poches à l'avant, portée été comme hiver, habile subterfuge pour camoufler le tout. Sans parler du t-shirt, fidèle allié des jours de piscine. Je n'ai d'ailleurs aucun souvenir, avant ma mi-vingtaine, de m'être baigné sans chandail. C'était impensable. « Cachez ces seins d'homme que je ne saurais voir ! » était mon mantra. Dieu que j'ai détesté mes seins.

J'ai eu ma première liposuction des seins à onze ans. Quand j'y pense, cette « solution » proposée par mon pédiatre de l'époque est au cœur de mon trouble de l'image corporelle. Elle a certainement eu un effet plaster très efficace sur le coup. On voulait me voir sourire, ma mère la première, et ça a fonctionné. Je n'ai plus de seins et je me sens mieux. Mais ce répit est de courte durée, car, au fil de ma prise de poids, en pleine croissance et en montée vertigineuse de mon hyperphagie, mes seins d'enfant repoussent vite. Au point que je dois subir une seconde liposuction, puis une mastectomie totale au début de ma vingtaine. On enlève tout, et pour de bon.

Après l'opération, je ressens un immense gain de masculinité. Je ne suis plus cet homme avec des man boobs. Je fitte. Je me redresse peu à peu. Je peux enfin me tenir droit, fier, et voir l'horizon se dérouler devant moi en marchant. Mais pas question de me montrer torse nu, la mastectomie m'ayant laissé de larges cicatrices et des mamelons très gros et laids. *Plus de totots, certes, mais garde ton t-shirt.*

On ne peut avoir le beurre et l'argent du beurre, il faut croire.

Je n'ai plus de seins aujourd'hui, mais j'ai encore ce vieux réflexe de croire que oui et de me tenir inconsciemment le dos cambré. Ironiquement, au moment d'écrire ces lignes, je porte un appareil conçu pour corriger ma posture et cette foutue protubérance qui ne demande qu'à réapparaître. Je suis convaincu que cette bosse s'est inscrite au fil du temps dans mon ADN.

WV
WV

« Cet ogre vit en moi depuis
que je suis tout petit. Il est là,
il a faim, toujours faim.

Cette faim. Dévorante.
Insatiable. »

Très jeune, Jordan Dupuis sait qu'il est différent des autres garçons. Cette aura de secret autour de son homosexualité le pousse à se replier dans la honte et à développer, comme mécanisme de défense, un trouble alimentaire qui le suivra longtemps : l'hyperphagie boulimique. À l'aube de la vingtaine, alors que son poids frôle les 350 livres, il a recours à une chirurgie bariatrique qui se révèle un échec puisqu'elle n'a pas comblé le vide qui le ronge. Des années de thérapie et d'introspection lui donnent enfin le courage de coucher son ogre sur papier.

Un récit touchant et criant de vérité sur la famille, la santé mentale, le pardon et la résilience.



Auteur, animateur,
chroniqueur, producteur
au contenu, journaliste
et conférencier,

Jordan Dupuis est un
véritable touche-à-tout
de la sphère culturelle
québécoise. *Tuer l'ogre*
est son second livre.

